

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe PONSARD

Entretiens à des Jeunes Gens :  
II : L'Oeuvre nécessaire

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 12-18

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Entretiens à des Jeunes Gens

## II

### L'Œuvre nécessaire

Pour vous définir par deux mots l'œuvre de vérité qui doit s'accomplir en vous, je dirai que vous avez à vous simplifier et à vous éterniser.

*Vous simplifier*, parce que c'est le premier danger de la vie de nous disperser et de nous faire perdre ce point tout simple de l'unique vérité, en dehors duquel il n'y a pas de salut. Nous ne gardons pas cet *oculus simplex*, ce regard simple dont parle l'Évangile et qui est seul à discerner la lucidité de la lumière. Et quoi donc altère la simplicité vierge de notre regard ? Les conventions de la vie, les préjugés, la peur où sont les hommes de voir toutes choses, et de se trouver eux-mêmes dans la sincérité.

Essayez de mesurer ce réseau de mensonges dans lequel nous sommes enveloppés. Rappelez-vous les discours entendus dans la société du monde. Voyez ce qui guide la conduite des hommes, ce qui fait l'opinion, ce qui gouverne les affaires, ce qui commande même les plus grands actes de la vie sociale. Vous trouverez des jeux de politique, des combinaisons savantes, des opportunités commodes. Vous trouverez si peu le souci de la vérité et de la justice.

Prenez une idée, n'importe laquelle, et voyez s'il vous est possible d'avoir sur cette idée le jugement de la seule vérité. Analysez vos jugements habituels, et comptez ceux qui sont inspirés par les seuls principes. Regardez vos actes, et dites-moi si vous les accomplissez dans la lumière.

La science elle-même, toutes ces études par lesquelles nous prétendons arriver à la connaissance de la

vérité, ne font souvent qu'embarrasser notre esprit, et, si nous n'y prenons garde, elles faussent en nous le sens de la vérité. Voulez-vous me dire si le « Droit » vous a donné un sentiment plus profond de la justice, et vous a mieux préparés aux rapports simples qui doivent régner entre les hommes ; ou, si la complexité des législations diverses, la transformation des idées essentielles, les compromis historiques n'ont pas substitué dans votre esprit un sens des relativités au sens de l'absolue justice ?

Les lettres ou les sciences vous ont-elles laissé cette croyance aux symboles visibles destinés à acheminer votre regard vers le spectacle des choses invisibles ? La nature est-elle encore pour vous l'œuvre qui chante l'Esprit, ou n'est-elle pas plutôt, selon que vous êtes romantiques ou réalistes, un état de votre âme, ou rien qu'un assemblage d'atomes ? Une science trop analytique ne vous a-t-elle pas fait perdre le sens religieux de la nature ?

La science de l'homme et de sa pensée vous a-t-elle donné de lui une connaissance plus profondément morale, plus intérieure, vous le faisant saisir mieux dans ses rapports nécessaires ? Votre étude de la certitude n'aurait-elle pas brisé la sûreté de votre jugement primitif, et voulez-vous me dire si la dernière conclusion de votre philosophie est de vous avoir rapprochés de la vérité ?

Peut-être même la science sacrée, à cause de ses audaces et de ses curiosités, légitimes sans doute, mais qu'on ne devrait avoir que comme des formes de prière, peut-être même la science sacrée a-t-elle mis plus de distance entre vous et Dieu, devenu l'objet de votre étude plus que le soutien de votre vie ? Je ne dis pas que tout cela s'est réalisé en vous, je dis que cela arrive souvent et que c'est un danger qui nous menace,

et que la vie tend à nous détacher des pensées simples et à mettre comme un écran entre notre âme et la vérité.

Eh ! bien, remettre en face des pensées simples qui sont les pensées salutaires. Ce sont celles qui sont décisives de notre destinée. Vous savez que c'est une pensée simple qui convertit François Xavier. Tandis qu'il se laissait saisir par cette fièvre de curiosité qui marqua la Renaissance, et qu'il nourrissait en lui toutes les ambitions de la gloire, une parole de l'Évangile tomba sur son esprit et le changea : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme. »

Il y a pour chacun de nous une parole semblable, une de ces paroles qui s'entendent dans le silence. Vous connaissez ce trait rapporté par Gratry : « Je vous demande un quart d'heure de silence, cette nuit, pour votre âme et pour Dieu, disait un grand évêque partant à une réunion d'hommes. » Voici qu'au milieu de la nuit, un vieillard grave et digne, fait réveiller l'évêque et il lui dit : « J'ai fait le quart d'heure de silence pour la première fois de ma vie. Je ne puis attendre à demain pour vous le dire. Ma vie est transformée, je suis à Dieu et à son éternelle religion. » Il y a ainsi une parole de transformation qui attend à la porte de chacune de nos âmes, une parole de simplicité qui est pour nous messagère de la divine lumière. Faisons silence à tous les bruits extérieurs, mettons-nous dans le silence qui descend du ciel, selon le mot de l'Écriture, et laissons entrer la parole qui attend.

La parole qui vous convient, vous la trouverez dans le livre des paroles simples, dans l'Évangile. Là, il n'y a ni science, ni philosophie. Il y a la vérité simple, la vérité promise à l'attente des bonnes volontés. Quelle sera cette parole ? Elle sera différente pour chacun,

et peut-être vous suffira-t-il de prendre, comme Augustin, l'Évangile à la page ouverte devant vous pour y trouver la parole opportune.

Pour celui-ci qui souffre d'un esclavage et qui ne sait comment délivrer les ailes captives de son âme, ce sera le grand prétexte du sacrifice : « Frappe à l'endroit où tu redoutes davantage un coup, et si c'est ton œil qui te scandalise, arrache ton œil et jette-le loin de toi. »

Pour celui-là, en qui la lumière menace de s'éteindre, qui s'impatiente contre son propre péché, et qui, ne pouvant fuir le mal, va se résoudre à l'embrasser, c'est le conseil d'admirable patience qu'il faut s'appliquer à soi-même comme aux autres ; « Ne souffle pas sur la mèche qui fume encore. »

Pour cet autre qui a accompli tous les commandements, et qui, comme le jeune homme riche, s'approche du Christ, et, mettant ses richesses à son service, lui demande : « Maître, que faut-il que je fasse, » c'est la réponse de Jésus-Christ : « Tes richesses, vends-les, donne-les aux pauvres et suis-moi. »

Pour cet autre enfin, que le devoir quotidien accable, qui voudrait, ardent et impatient, quitter la maison et suivre le Maître, il entendra la parole de Jésus à celui qu'il a guéri : « Retourne à ta maison, et fais, guéri, les mêmes choses que tu faisais malade. »

Laquelle de ces paroles vous convient, vous le savez ; et si vous ne savez pas, il vous suffira d'écouter, intérieurement Dieu vous parlera. Et si vous dites ensuite : « La parole entendue, je la vivrai, » alors votre guérison sera faite : votre conversion sera accomplie ; vous vivrez dans la simplicité et dans la lumière.

*Vous éterniser .. C'est un autre danger de la vie,*

que de nous livrer à la séduction des choses qui passent et de nous empêcher de sentir leur vanité par la prompte succession d'une illusion à l'autre. Par toute la partie extérieure de nous-mêmes, nous vivons dans le temps, c'est-à-dire dans l'apparent et dans le successif, dans ce qui n'est rien en soi puisque cela se limite ou doit finir, mais en quoi nous sommes tentés de mettre notre tout, jusqu'au jour où, lassés par la poursuite de tous les fantômes, nous nous confessons à nous-mêmes que nous avons vécu pour le mensonge. Ces fantômes, nous les appelons, selon les âges, de noms différents : nous disons l'avenir, le rêve, la carrière, l'honneur, la fortune, le plaisir. Quand une idole est brisée, nous en dressons une autre. Nous adorons tous les dieux comme pour nous dispenser de chercher le Dieu véritable.

Mais, prenons garde. Il y a, dans nos ambitions, plus qu'elles ne nous semblent porter et qui dépasse tous les objets auxquels nous les rattachons. Il y a dans nos rêves plus que nos rêves, et nos adorations sont plus grandes que nos dieux. Quand nous avons senti une limite, nous allons ailleurs ; quand nous avons trouvé une fin, nous inventons un recommencement. Qu'est-ce à dire, sinon que nous voulons l'Infini et que nous cherchons l'Eternel ? Cela est en nous, rien ne peut l'effacer ; et il faudra bien un jour, pour notre désespoir ou pour notre salut, que nous nous en apercevions. Pourquoi, tandis qu'il est temps, ne pas nous épargner l'amertume des regrets, et ne pas nous attacher tout de suite au seul Être auquel nous tenions en vérité ?

Et cela ne veut pas dire qu'il n'y aura plus rien d'humain en notre vie ; cela ne veut pas dire que nous n'aurons plus ni à rêver, ni à parler d'avenir, ni à nous faire une place au monde, ni à aimer, ni à admirer,

ni à sentir la joie qui rayonne de la beauté du monde ou de la bonté des êtres. Bien au contraire : puisque nous serons remontés du rayon au principe, nous retrouverons dans chaque rayon la plénitude du principe ; nous aurons la réalité plus grande que le rêve, l'espérance certaine ; nous saurons le secret de travailler dans l'ordre et pour que vienne le royaume de Dieu ; nous comprendrons l'amour dans son infinitude, et nous nous élèverons de toute beauté sensible à son invisible source.

Mais pour cela il faut que nous établissions notre vie sur ce que nous portons d'éternel en nous, et que nous consentions au sacrifice nécessaire de tout ce qui ne peut pas s'éterniser. Il faut, selon le mot de Newman, nous mettre dans nos « réalisations éternelles ».

Il faut réaliser que nous avons une âme, faite pour l'infini et rêvant d'immortel ; il faut réaliser que nous avons une fin à laquelle nous devons ordonner nos pensées et nos actes ; il faut réaliser qu'il y a un ordre, une harmonie, expression de la volonté divine et qui doit régler nos vies. Il faut réaliser que Dieu est, que Dieu nous aime, que Dieu nous veut, et que nous ne pouvons pas vivre avec lui comme avec un inconnu, comme avec un étranger. Il faut réaliser chacun des mots que la foi nous fait dire : vie chrétienne, péché, pardon, justice, miséricorde, prière, communion des Saints, Eglise, Jésus-Christ, tous ces mots qui forment le langage de notre foi, et qui, tout le long des jours, sont sur nos lèvres ; il faut nous arrêter en face de chacun d'eux, nous dire : « Il a un sens, il cache une réalité, il doit entrer dans ma vie ; comment, à la minute présente, le faire parler en moi. » Ce doit être l'œuvre de cette retraite, de s'arrêter à quelques-uns de ces mots les plus significatifs de notre foi, et de nous mettre enfin dans la vérité qu'ils nous signifient.

Et, pour venir à ce qui est plus personnel, vous vous direz qu'il y a sur chacun de vous, une pensée dont Dieu veut voir l'incarnation. A travers tous les événements que vous avez traversés, à travers ce qui maintenant compose votre vie : élans généreux, faiblesses, défaillances, efforts et péchés, souffrances, joies, succès ou difficultés de toutes sortes, sympathies éprouvées, injustices dont vous êtes l'objet, contentement ou isolement de votre cœur, il y a un dessein de Dieu qui se cache. De tout ce que vous êtes, Dieu veut faire quelque chose qu'il sait d'une façon précise. Si vous pouviez voir, à la minute présente, dans la pensée de Dieu, vous y découvririez un idéal, qui est le vôtre, auquel vous pouvez, auquel vous devez arriver. Il faut répondre à cette attente de Dieu sur vous. Comment ? En répondant à la grâce de chaque jour, aujourd'hui à la grâce d'aujourd'hui, demain à la grâce de demain, et ainsi tous les jours. C'est confiant en l'appel de Dieu, les yeux fixés sur sa seule volonté, qu'il faut aller à l'œuvre nécessaire.

PH. PONSARD